

compartiments réguliers du verre et suivent les contours des objets représentés, sans jamais en morceler les masses. Les formes intérieures sont exprimées au pinceau, le fond épargné en fournit les lumières, et les figures, quoique fort petites, se détachent au moyen d'ombres fortes et épaisses produites par la monture de fer destinée à soutenir tout le vitrail. Cette disposition ingénieuse concourt à l'ensemble harmonieux de cette décoration, dont l'incontestable mérite était déjà reconnu au temps qui la vit naître ; dans les vitraux postérieurs on ne retrouve que très-rarement la même entente de l'emploi des plombs.

Le séjour des papes à Avignon, en naturalisant le goût de la peinture dans le midi de la France, fit surgir quelques grands talents. Guillaume de Marseille et Claude, inspirés peut-être par les belles peintures du Giotto qu'on voit encore dans la cathédrale d'Avignon, furent appelés à Rome, pour orner de leurs merveilleux vitraux les fenêtres du Vatican dont Raphaël peignait les murailles. L'œuvre de Guillaume et de Claude fut continuée sous François I^{er} par Bernard de Palissy, car le célèbre potier était aussi sculpteur et peintre. Les artistes italiens amenés par le roi échangèrent leur précieuses leçons contre les secrets de la peinture sur verre et nationalisèrent ce talent dans leur patrie. Les vitraux de la cathédrale de Sens, crus long temps de Jean Cousin(1), mais qui appartiennent au Primatice attestent de leurs rapides progrès.

Les Flamands, les Hollandais acquirent à cette époque une grande réputation dans cet art; les vitres de la chapelle du St-Sacrement dans l'église de Sainte-Gudule à Bruxelles où Roger van der Weyde représenta Charles-Quint et sa

(1) Cousin en exécuta pour Anet, Vincennes, etc., etc., etc.